

Esquisse autobiographique [à suivre]

Autor(en): **Kaupert, Jean-Bernard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La musique en Suisse : organe de la Suisse française**

Band (Jahr): **2 (1902-1903)**

Heft 40

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1029929>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La Musique en Suisse

ORGANE
de la SUISSE FRANÇAISE

Paraissant
le 1^{er} et le 15 de chaque Mois

ABONNEMENT D'UN AN: SUISSE 6 FRANCS, ÉTRANGER 7 FRANCS

Rédacteurs en Chef:
E. JAKES-DALCROZE & H. MARTEAU
Cité, 20 - Genève - Avenue Pierre Odier.

Éditeurs-Administrateurs:
DELACHAUX & NIESTLÉ, à Neuchâtel
W. SANDOZ, éditeur de musique, à Neuchâtel

Le premier numéro de la troisième année de la „Musique en Suisse“ paraîtra le 1^{er} Septembre.

Esquisse autobiographique

de

JEAN-BERNARD KAUPERT

bourgeois de Morges dans le canton de Vaud, écrite à Berne pendant l'hiver de 1849 à 1850.

Il n'y a pas d'homme de quelque éducation qui ne laisse, après lui, des souvenirs plus ou moins utiles à être recueillis, soit pour sa famille, soit pour ses amis, soit pour le philosophe moraliste surtout, qui trouve là de quoi multiplier ses observations, les rectifier et les ériger enfin en jugements précieux et infaillibles (1).

Un peintre, placé devant une glace et connaissant son art, retracera facilement sur la toile l'image de sa personne avec cette fidélité et cette expression qui constituent la ressemblance identique avec l'original. Mais il est infi-

(1) Dans la pensée d'être agréable aux lecteurs de la *Musique en Suisse*, M. le professeur Henri Kling veut bien nous donner comme suite à son article sur Kaupert, paru dans nos derniers numéros, l'autobiographie inédite de cet homme de bien. L'on verra que Kaupert fut un travailleur assidu, doué d'un esprit observateur, et le lecteur pourra mieux se faire une idée de la valeur réelle de l'excellent musicien auquel l'art du chant populaire dut en Suisse romande une bonne partie des progrès réalisés au XIX^{me} siècle.

Le manuscrit de cette autobiographie a été communiqué à M. le professeur Kling par une des petites-filles de Kaupert, M^{me} Clara de Gerzabek, à Lausanne.

niment plus difficile de saisir, en écrivant une autobiographie, les traits de l'esprit, du cœur, de l'âme, — en un mot — de toute la partie invisible de notre moi, dont le corps, la figure ne sont que l'enveloppe, le transparent. Il est difficile surtout de se poser devant soi-même dans son véritable jour, sans amour-propre, sans vanité, se voir tel qu'on est, qu'on a été, depuis le commencement de son existence, je ne dirai pas, physique, mais morale et intellectuelle; depuis le moment où l'on a commencé à concevoir l'idée de son moi, à assister en quelque sorte à son existence, à la suivre à travers les diverses phases de la vie, comme celles d'un drame prêt à se dérouler devant les yeux du spectateur. Une telle tâche n'est pas sans difficulté: elle exige, pour être bien exécutée, une mémoire fidèle, une rare impartialité dans l'exposition des faits, de la vérité dans le récit et de l'exactitude dans le jugement.

Quiconque se sent le courage de résoudre un tel problème, de convier sa famille, ses amis, le public même à l'exposition de sa vie, comme à la représentation d'un drame, dont lui-même est le héros, l'acteur et le directeur, celui-là doit se sentir la conscience légère, le cœur haut; il doit avoir une poitrine d'airain comme le nautonnier d'Horace qui affronta le premier les horreurs de l'océan.

Mais, demandera-t-on peut-être: qu'était donc l'auteur de cette biographie? Était-il homme d'Etat, grand militaire ou écrivain illustre, pour avoir eu l'idée d'attirer les yeux du public sur sa personne? En voici la réponse: il n'était rien

de tout cela, mais simple homme de lettres, instituteur et fondateur de la famille (dans le canton de Vaud) qui porte son nom, à laquelle il consacre son talent, son temps, sa vie. Mais levons la toile :

Né en 1786, le 28 avril, à Kleinhereth, beau village en Franconie, de parents d'origine saxonne, je passai les premières années de mon enfance à la maison paternelle, ne recevant jusqu'à l'âge de dix ans, d'autre instruction que celle qu'on trouve dans une école de village, dont mon père remplissait, pendant quelques années les fonctions, tout en cultivant un petit domaine, dont il avait fait l'acquisition. Sachant apprécier une bonne éducation, mon père ne négligea rien pour la procurer à ses enfants, et plaça son fils aîné, *George-Frédéric*, très jeune encore, à l'école latine de Cobourg (1), pour y être préparé à une carrière scientifique, dans laquelle il aurait certainement excellé en persévérant, car il était doué de grands talents. Mais son esprit vif et pétulant s'accordant peu avec le culte paisible des Muses, il quitta, à l'âge de dix-sept ans, le gymnase académique de Cobourg pour embrasser la carrière militaire, prit du service en Autriche et assista depuis 1789, époque du commencement de la révolution de France, à la plupart des combats et des batailles, soit en Italie, soit en Allemagne, soit en France, que cette puissance livra aux armées françaises depuis cette époque jusqu'à la bataille de Waterloo en 1815, qui mit fin à l'empire français et à la dynastie de Napoléon.

Fatigué par un service militaire aussi long que glorieux, mon frère s'en retira en décoré et avec le grade de major à Znaim en Moravie, où il coula le reste de ses jours et mourut. — Si je tisse de temps en temps dans ce récit biographique quelques fils de la vie de mon frère, que je n'ai vu que trois fois de ma

(1) Il existe à Cobourg en Saxe un gymnase illustre, le *Casimirianum*, auquel un de mes ancêtres, mort sans postérité dans cette ville, avait légué toute sa fortune, dont le revenu suffisait pour entretenir complètement deux étudiants distingués par leur zèle et leur conduite et qui revient de droit aujourd'hui encore à l'étudiant qui porte le nom de *Kaupert*. Mon frère et moi, avons joui de ce legs très réduit aujourd'hui par l'infidélité d'un trésorier, qui faillit en perdre la vie, car il fut condamné à mort, mais gracié, par le Duc, au moment fatal. Le legs porte le nom de *mensa Kaupertiana*.

vie et chaque fois seulement pendant quelques jours, c'est que nous nous aimions mutuellement de l'amour le plus fraternel et qu'il mérite que je lui consacre ici quelques lignes pour conserver dans ma famille le souvenir de son nom et celui de sa glorieuse carrière. Il a eu un fils et une fille.

Le premier, enfant de la plus grande espérance, fut placé à l'âge de dix ans dans l'école impériale des cadets, à Presbourg, où il se fit bientôt remarquer parmi tous les élèves par sa grande intelligence et son aptitude, mais il succomba quelques années après à une grave maladie. Sa fille, Thérèse, au contraire, versée dans les langues vivantes et dans la musique, vit avec son père devenu veuf, il y a longtemps, en charmant les jours de son vieux père par ses talents et son tendre amour filial.

De quinze années plus jeune que ce frère, je me souviens d'abord moins de sa figure que de ses mouvements qui étaient d'une vivacité extrême. Je le vois encore aujourd'hui (j'avais alors deux ans et demi) dans une visite d'automne qu'il fit à la maison, descendre et monter l'escalier avec une telle rapidité, qu'à peine je pouvais le suivre de mes yeux, moins encore de mes petites jambes, et en demeurais tout stupéfait.

Peu de temps après il prit du service et nous ne nous revîmes que deux fois de notre vie et chaque fois seulement pour quelques jours; ce fut en 1806 après la fameuse bataille de Iéna et en 1815, à l'occasion de l'invasion de la France par les puissances alliées, provoquée par l'évasion de l'empereur Napoléon de l'île d'Elbe et par l'usurpation du trône de Louis XVIII.

A ces souvenirs s'en rattachent encore quelques autres de mon enfance que je citerai ici, moins pour leur importance que comme preuve d'une excellente mémoire, dont j'étais doué, car ils tombent tous dans la troisième année de mon enfance. — Dans ce temps là la petite vérole (1) venait chaque année moissonner la

(1) C'est en 1786, l'année de ma naissance même, que l'illustre docteur Jenner découvrit la vaccination, bienfait inappréciable pour l'humanité et méconnu à un tel point encore aujourd'hui que, dans plusieurs pays, il faut contraindre le peuple à user de cette précieuse découverte pour sauver la vie des enfants.

moitié ou les deux tiers au moins des enfants et ceux qui échappaient à la mort, restaient, la plupart, défigurés par des marques et des taches visibles pendant toute leur vie. Je fus de ce dernier nombre et j'entends aujourd'hui encore les lamentations d'une tendre mère, désolée des traces que cette vilaine maladie avait laissées sur ma figure : « Oh ! quelle affreuse maladie, de m'avoir ainsi défiguré mon petit Bernard, » s'écria-t-elle souvent, et une pluie de baisers, mêlée de larmes, inondait alors ma figure.

Entendant presque chaque jour retentir des sons musicaux autour de moi, car mon père excellait sur plusieurs instruments, je conçus de bonne heure un goût prononcé pour la musique et à l'âge de cinq ans je savais déjà jouer plusieurs airs sur le piano, qu'à l'ordinaire j'accompagnais de ma voix. Ce goût ne me quitta plus dans la suite ; il reçut au contraire un plus grand développement ; ce qui, au reste, n'est pas surprenant dans un pays, où la musique est, pour ainsi dire indigène, qui est la patrie des *Bach*, des *Hændel*, des *Graun*, des *Pleyel*, des *Haydn*, des *Mozart*, des *Beethoven*, des *Spohr*, des *Mendelssohn* et de mille autres encore ; où tout est musicien, depuis le monarque jusqu'au mendiant ; où dans chaque église de village on exécute, les jours de fête et avec le secours de simples paysans, des oratorios et d'autres compositions adaptées aux circonstances ; où les baptêmes, les noces et les enterrements même sont salués par des harmonies touchantes ; où l'on est aussi étonné de rencontrer quelqu'un qui n'est pas musicien, qu'on l'est en Suisse et en France de celui qui l'est ; là on doit apprendre à aimer la musique, à la cultiver et à la rencontrer partout, depuis le berceau jusqu'au tombeau.

En Allemagne, ce n'est pas un mérite d'être musicien, car la musique est un élément essentiel de l'éducation publique et privée ; elle est une source de récréation pour le savant, le négociant, le militaire ; elle est, en un mot, une jouissance nationale dans toute l'étendue du terme.

Ce que je viens de dire ici de la culture de la musique en Allemagne, servira de clef à l'intelligence de plusieurs faits, dont j'aurai l'occasion

de parler plus tard et qui, sans ces éclaircissements préliminaires, auraient été difficiles à comprendre.

Avant d'aller plus loin, je citerai encore un fait qui se passa dans la maison paternelle en 1791, j'étais alors dans ma cinquième année, et qui laissa une profonde impression dans mon esprit. Ce fut un des premiers beaux jours de printemps qu'un pauvre estropié, ayant une jambe de bois, vint offrir à ma mère une grossière gravure représentant la mort du roi Louis XVI sur la guillotine. Un texte en allemand, qui expliquait cette scène tragique, se trouvait à côté, sur la même feuille. Je vois encore le bourreau, debout sur l'échafaud, tenant à la main et par les cheveux la tête ruisselante de sang de l'infortuné roi. C'était de l'histoire, à laquelle je ne comprenais rien encore, mais qui fit verser à ma bonne mère un torrent de larmes et se grava ainsi en traits ineffaçables dans ma mémoire. Une foule d'autres souvenirs moins intéressants, que j'ai conservés de ma première enfance, se présentent à ma plume, mais que je passe sous silence, pour continuer le fil de mon récit.

Arrivé à l'âge de neuf ans mon père me plaça chez un pasteur de village (1) pour y apprendre les éléments du latin, car il avait résolu de me faire étudier et de me faire ministre du St-Evangile. Mais soit manque de méthode dans l'enseignement chez cet excellent pasteur, qui m'aimait comme son enfant, soit manque d'aptitude chez moi, nous ne pûmes jamais sortir ensemble des cinq déclinaisons, qu'au bout d'une année je ne savais plus, et mon père me retira pour me placer, en 1799, à l'école latine de Cobourg, qui alors avait pour recteur M. Dingler et où j'eus beaucoup de peine à être reçu à cause de ma grande faiblesse sur la grammaire latine. Si le séjour à ce village m'avait peu profité pour le latin, il m'avait été d'autant plus avantageux pour la musique ; car prenant chaque jour une leçon chez le régent, M. Faber, qui était virtuose sur plusieurs instruments et excellent compositeur, je fis de rapides progrès sur le piano, le violon et le chant,

(1) Le nom de ce village est Mupberg à trois lieues de Cobourg, et le pasteur s'appelait Schutz, qui, ayant un grand domaine attaché à sa cure, s'occupait plutôt de l'économie rurale que des sciences.

et fus bientôt son premier soprano dans les concerts qu'il donnait de temps en temps et où je fis ordinairement ma partie de second violon dans l'orchestre.

Dans un de ces concerts qui fut donné à *Neustadt an der Heide*, j'étais placé, comme à l'ordinaire, au pupitre du 2^{me} violon et entre deux collègues beaucoup plus grands que moi (j'étais très petit pour mon âge et ne commençai guère à croître qu'à seize ans), mais faisant ma partie aussi lestement et peut-être plus lestement que mes collègues. Tout à coup je vis s'approcher de mon pupitre plusieurs auditeurs sans pouvoir deviner la cause de leur curiosité. Mais à peine la symphonie d'introduction était-elle finie, que ces messieurs s'informèrent avec beaucoup de bienveillance de mon nom et de mon âge, me firent les plus grands éloges de ma petite virtuosité et m'offrirent, comme marque de la grande satisfaction des auditeurs, une certaine somme d'argent qu'à peine je pus loger dans mes poches. Des encouragements de cette nature ne sont pas rares chez les Allemands, qui, il faut le dire à leur éloge, éprouvent un certain bonheur à protéger et à encourager la jeunesse studieuse par tous les moyens qui sont à leur disposition.

Après cet épisode musical, retournons à l'école latine, où je fus introduit dans la première classe plutôt par grâce que par mérite, car j'étais, à coup sûr, le plus faible de tous les élèves, et c'était un grand bonheur pour moi, puisque voyant combien j'étais en arrière comparativement aux autres jeunes gens, je me mis à travailler avec un zèle si soutenu qu'au bout d'une année, je fus le seul de toute la classe qui fut jugé digne d'être placé au gymnase en 1800 au printemps.

Le gymnase académique de Cobourg était divisé alors en deux classes : 1^o *Le Pædagogium* ou classe inférieure, 2^o *Le Publicum* ou classe supérieure, d'où, en sortant, on se rendait à l'université. En entrant au gymnase, je devins étudiant; ce nom flattait mon ambition, et dès ce moment, je me livrai avec une nouvelle ardeur à l'étude des divers objets qui y étaient enseignés par des hommes fort distingués, dont je conquis bientôt, par mon application et ma conduite, l'affection et la protection les plus

flatteuses pour un jeune homme de mon âge. Un *Briegleb*, philologue de premier ordre, professait le latin, la logique et la métaphysique; un *Lochmann*, le latin, la rhétorique, l'hébreu, la morale et la religion; un *Fatius*, le latin et le grec; un *Ernesti*, parent du célèbre philologue de Leipzig, le latin; un *Schleevogt*, l'histoire et la géographie; un *Arzberger*, les mathématiques et les sciences naturelles; un *Meermann*, la langue française. Quelques années après, en 1804, le gymnase ayant été réorganisé sur un nouveau pied, quelques-uns des anciens professeurs furent pensionnés et remplacés par des hommes de grands talents, tels que *Stabl*, mathématicien; *Reinecke*, mathématicien et naturaliste; *Pertsch*, historien; *Sinner*, professeur de langues modernes, etc.

On le voit, les moyens d'instruction ne manquaient pas dans cet établissement et quiconque voulait en profiter était sûr de faire son chemin. Mon goût pour les études se fortifia de jour en jour et, j'ose le dire, je fus bientôt du nombre des bons étudiants.

Comme tel, je fus fréquemment sollicité par ceux qui se sentaient faibles, de les aider en répétant avec eux et en les préparant aux leçons du lendemain. Ces services ne furent pas sans utilité pour mes propres études, car, étant obligé d'expliquer aux autres ce qu'ils ne comprenaient pas, je dus sans cesse penser, réfléchir, compléter mes idées par des recherches sur les dictionnaires, les grammaires, l'histoire, la géographie, les mathématiques, etc., et je tirais aussi, sans m'en douter, tous les avantages de la maxime bien connue : *docendo discimus* (en enseignant nous apprenons). Le latin me devint bientôt si familier que je l'écrivais et le parlais presque avec la même facilité que l'allemand; ce qui, au reste, n'était pas surprenant, attendu que, dans ce temps-là, on n'enseignait nulle part la langue allemande par principes, comme les langues mortes, mais on l'apprenait uniquement par routine et par la lecture privée de bons auteurs, tandis qu'aujourd'hui on commence partout l'étude des langues par celle de la langue maternelle. — Le grec enseigné par M. Fatius, helléniste fort distingué, fut ma langue favorite et je lisais avec plaisir les classiques de ce peuple immortel.

A côté de ces études sérieuses je ne négligeais pas celle de la musique que j'ai eu mainte occasion de pratiquer et je dirigeai même pendant plusieurs années le Chœur des étudiants, institution toute particulière dans presque toutes les villes un peu importantes de l'Allemagne. Le directeur ou préfet de ce chœur n'est pas sans considération à Cobourg, attendu qu'on exige de lui certaines connaissances musicales, sans lesquelles il ne pourrait pas exercer ces fonctions. Du reste, Cobourg est depuis longtemps connu comme une ville très musicale; le Duc y entretient à ses frais une chapelle qui, de mon temps, fut sous la direction de M^e Schneider, homme fort distingué et connu surtout par un recueil de chants, qui, pendant longtemps, fut regardé et admiré comme une des sublimes compositions de Mozart. D'autres membres de cette chapelle, en parcourant l'Europe comme virtuoses, ont contribué à établir cette renommée dont Cobourg jouit dans le monde musical. Il régnait alors dans cette ville un esprit très social, que rien ne troublait, ni la politique, ni la couleur d'opinion religieuse, ni la jalousie de métier et ce bon esprit est entretenu et favorisé en hiver par une foule de maisons de société en ville, où chacun est admis sans aucune distinction; en été par tous ces beaux jardins dans les alentours de la ville, où la musique, la danse, les jeux et l'excellente bière attirent, avec un attrait irrésistible, quiconque n'est pas ennemi du genre humain. Une ville, où j'ai passé les plus belles années de ma jeunesse, où j'ai encore des parents et des amis, mérite que ma reconnaissance lui consacre ici quelques lignes, en souvenir des connaissances que j'y ai recueillies et qui furent la base de toute ma vie future, en souvenir de la bienveillance et de la protection dont j'y ai été l'objet pendant tout mon séjour; en souvenir de tout ce que j'y ai vu, senti et appris.

Cobourg est une des jolies villes d'Allemagne; elle est située au bord de la rivière Itz, dont les eaux paisibles, après avoir parcouru un des plus jolis vallons qu'on puisse voir, se mêlent enfin à celles du Mein qui, à son tour, se dégorge dans le Rhin. De douces élévations transformées en jardins et parsemées d'une

foule de petites maisons d'été, l'enferment parallèlement du nord au midi, et lui prêtent l'aspect le plus ravissant. Une citadelle située sur un mamelon élevé, de forme conique, domine la ville et tout le pays autour. Enfermée jadis de fossés profonds et de murs flanqués de tours, comme toutes les villes dans le moyen âge, elle pouvait facilement se défendre contre une attaque ennemie. Aujourd'hui c'est une ville ouverte; les fossés ont été comblés et transformés en promenades délicieuses, les murs avec leurs tours ont disparu et n'arrêtent plus la circulation de l'air ni les rayons du soleil. Le palais ducal, sous le nom d'*Ehrenbourg* (bourg d'hommes) se distingue par ses dimensions et son élégance. La population est de neuf à dix mille âmes et on remarque chez elle une aisance et un bien-être général, résultat de son activité et de son industrie. Sa position sur la grande route, du midi au nord, est devenue encore plus avantageuse aujourd'hui par le chemin de fer, dont elle est traversée et qui lui imprime une nouvelle vie. Mais son plus grand lustre lui a été donné par la famille princière qui y règne et qui fait partie de la branche Ernestine de Saxe. Un de ses membres, le prince Josias Frédéric, s'illustra comme général-maréchal, au service d'Autriche, d'abord dans une campagne très glorieuse contre les Turcs et après, dans les Pays-Bas, contre les armées de la jeune république française, commandées par Dumouriez. J'ai eu l'honneur de connaître ce prince et de lui parler plus d'une fois. Il mourut à Cobourg dans un âge fort avancé, en 1815, si je ne me trompe pas, et fut le Nestor de tous les généraux autrichiens. Mon frère en venant en 1806 à Cobourg dina souvent avec ce prince, ainsi qu'avec la famille ducal. Un autre sujet de gloire pour Cobourg, ce sont les alliances matrimoniales que la famille ducal a formées dans ces derniers temps, avec presque toutes les grandes dynasties de l'Europe, comme celle de la Russie, celle d'Angleterre, celle de France, d'Autriche, du Portugal. On se disputa, pour ainsi dire, les princesses de cette maison; chaque princesse voulait avoir un Cobourg pour mari; c'est qu'ils sont tous fort beaux hommes et très bien élevés.

Mais retournons à ma vie d'étudiant à Co-bourg.

J'ai dit, il y a un instant, que dans cette ville la vie sociale est très développée et que je participais, à côté de mes études, à toutes les jouissances qu'elle m'offrait; je dansais, je buvais de la bière, je fumais, je jouais aux Dames, aux cartes et eus le plus souvent beaucoup de bonheur. L'habitude du jeu commença même à devenir pour moi un besoin, une passion, mais dont je fus promptement guéri et voici comment: un de mes professeurs ayant appris, sans doute, que moi et quelques-uns de mes amis étions livrés au jeu, donna pour sujet d'une composition en allemand mise en concours, la question suivante: *Quelles sont les suites du jeu de cartes pour tout le monde et en particulier pour un étudiant?*

Des prix étaient proposés pour les trois meilleures compositions et un dictionnaire de poche français et allemand devait être le premier prix.

On avait huit jours pour faire le travail et les concurrents, joints au professeur, devaient prononcer sur le mérite de chaque composition et décerner les prix.

Chacun prit la plume et s'élança dans l'arène, tous concoururent et un seul, dut emporter la couronne, et ce fut mon travail.

Aucun de mes camarades n'avait, sans doute, senti la passion du jeu comme moi, soit dans ses revers soit dans ses succès; tous se bornèrent à quelques phrases banales et superficielles, sans plonger dans l'âme, dans l'intérieur du joueur, et sonder ce qui se passe là dans les moments d'attente, d'espérance, d'anxiété, de succès et de revers. Tous ces mouvements de l'âme ne m'étaient que trop connus, je n'avais qu'à copier et je le fis dans un style animé, plein d'images et de couleur.

Ce fut un moment solennel dans ma jeunesse, où la raison provoquée à une lutte décisive emporta la victoire la plus complète: je résolus de ne plus jouer aux cartes et je tins parole avec une telle fermeté que depuis lors j'ai oublié le mécanisme du jeu et même la valeur des cartes.

(A suivre.)

LA DANSE

considérée comme art plastique,

par le

D^r ALBERT DRESNER (de Berlin).

(Suite.)

Miss *Duncan* a montré que ces monuments ont pour l'art de la danse une importance plus qu'historique; elle a démontré qu'on *pouvait les danser* et par cela même les utiliser pour l'étude pratique. En même temps l'art de Miss *Duncan* a montré, d'une façon très instructive, les limites de cet usage. Car, son art, en fait, est en majeure partie *appris*. Son tempérament individuel se meut dans des limites assez étroites et se manifeste surtout dans des danses d'une tranquille gravité ou d'une gaieté naïve.

Mais l'art de Miss *Duncan* n'est pas seulement un produit du passé. Il a encore une seconde racine et celle-ci tient au présent.

Car en Amérique on a déjà depuis quelque temps porté l'attention sur le problème de l'éducation esthétique du corps. D'après ce que m'ont communiqué des amis, on y pratique fréquemment les « Callisthéniques, » c'est-à-dire des exercices pour le développement esthétique du corps. Leur méthode consiste en une réunion d'exercices musicaux, mimiques et gymnastiques, où les *rondes* sont spécialement cultivées. Ces exercices ont lieu dans les écoles supérieures de jeunes filles et dans des cercles privés; à beaucoup d'endroits on a érigé pour eux des Callisthénies qui sont en connexion avec des salles de gymnastique. De plus, le système du Français *Delsarte*, système tendant au développement et à l'ennoblissement des gestes, a trouvé beaucoup d'application et de soins en Amérique; à ce que les connaisseurs affirment, les traces de cette méthode d'enseignement se font incontestablement sentir dans l'art de M^{lle} *Duncan*. C'est là que gît, comme je le crois, une indication pour la façon dont nous-mêmes nous pouvons réaliser le problème de l'éducation esthétique du corps. Il serait faux de proclamer simplement l'art de l'Américaine comme le nouvel idéal vers lequel la danse devrait tendre. Son art fût-il déjà parfait et exemplaire, — un art ne peut jamais s'improviser. Il veut être préparé, il lui faut une base et le fac-